

Discours de Patrick Queguiner, Ancien directeur de l'IMTSSA, lors du Congrès de l'ASNOM qui s'est tenu à Marseille le 25 septembre 2024

Discours donné lors d'une cérémonie souvenir en hommage à l'École du Pharo

Monsieur le Doyen, Mon cher Michel,

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis le Médecin Général Inspecteur (2S) Patrick Queguiner,

- L'un des derniers directeurs de l'IMTSSA (la belle école du Pharo)
- Et le vice-président de la section de Marseille de l'ASNOM.

Je parle ici sous le contrôle bienveillant, du moins je l'espère, de mes grands anciens et prédécesseurs à la direction de l'institut : le Médecin général inspecteur (2s) Bernard Maistre et le Médecin Général des Armées (2s) Roland Laroche.

Je remercie tout d'abord les précédents orateurs. Ils vous ont parlé du Pharo et de la trace qu'il a laissée en des termes qui nous ont beaucoup touchés.

Ils nous ont permis de nous rassembler sur ce lieu emblématique, marqué par cette stèle ; et également d'organiser notre Assemblée générale cet après-midi dans l'amphithéâtre Jean-Etienne Touze. Nous avons, pour certains d'entre nous, beaucoup fréquenté ce lieu, autrefois. Il porte le nom de notre camarade, trop tôt disparu, académicien et l'un des enseignants les plus éminents en médecine tropicale et paludologie.

On m'a demandé de résumer en quelques minutes une histoire, une épopée, peu ordinaire qui a duré plus d'un siècle. Je vais essayer d'évoquer quelques actions qui m'ont paru importantes et novatrices. Je le ferai à travers le prisme de l'époque que j'ai connue ; sachant que je suis arrivé au Pharo comme élève, comme stagiaire, en 1971, et que je l'ai quitté l'année de son centenaire en 2005.

La ville de Marseille souhaitait de longue date accueillir une école de santé militaire. Elle était par ailleurs très impliquée dans l'aventure coloniale du fait de son statut de grand port méditerranéen. Elle obtient par un décret de 1905 la création de l'école du service de santé des troupes coloniales. Elle l'installe sur le site sur lequel nous nous trouvons. L'école n'occupera qu'une petite partie de l'emprise du Pharo et de son palais. Elle connaîtra, au fil du temps, des dénominations variées, conditionnées par les évolutions de la politique étrangère de la France et de l'organisation des Armées. Ce seront des acronymes toujours plus ou moins barbares : ESSATIPE, IMTSSA Les 9000 médecins, pharmaciens, personnels de santé, d'active ou du contingent, stagiaires étrangers de tous les pays et régions francophones qui y ont été formés préféreront l'appeler « le Pharo ». Ils l'ont fait connaître dans tout le monde francophone et même davantage.

C'est à tous ces personnels illustres ou anonymes, ayant œuvré outre-mer dans le domaine de la santé, que nous avons souhaité rendre un hommage informel mais chaleureux. Surtout en cette période où cette mémoire est un peu chahutée.

L'histoire du Pharo est indissociable des actions menées par ses élèves. Le Pharo était la maison mère, le centre de formation, de repli de ses personnels. Il existait des connections permanentes avec le terrain permettant une adaptabilité rapide à des situations diverses et évolutives. C'était une école d'application, de spécialisation.

On peut, dans son histoire, distinguer plusieurs périodes.

La première période est la période coloniale. Elle s'étend de la création jusqu'aux années 1960, au moment des indépendances. Elle se définit parfaitement par la lettre de mission qui lui a été donnée. L'école devait « *apporter l'instruction professionnelle spéciale, théorique mais surtout pratique, nécessaire pour remplir les obligations incombant au corps de santé colonial au profit des troupes mais également en réponse aux besoins sanitaires des populations autochtones, en développant une véritable politique de santé publique* ».

Cette période verra la mise en place progressive du projet. C'est la phase des grandes réalisations, qui va doter ces régions d'un système de santé efficace. Elle voit la création de l'AMI, assistance médicale indigène ; la construction de nombreux bâtiments sanitaires : plus de 4000 formations sanitaires, 41 hôpitaux, 539 centres médicaux, 2000 dispensaires, 800 maternités ; le développement de l'enseignement par la création, au Pharo, d'un corps enseignant, et, sur le terrain, de nombreuses écoles de médecine ; le début de la lutte contre les grandes endémies avec son exemple le plus emblématique et novateur : les équipes mobiles de JAMOT dans la lutte contre la trypanosomiase humaine africaine.

Ces réalisations sont d'autant plus remarquables qu'elles se font dans une période très troublée avec les deux guerres mondiales auxquelles le service de santé colonial a très largement participé comme en témoignent les décorations reçues par l'école : les Croix de guerre 14-18 et 39-45 et la Légion d'Honneur remise par le Président de la République. Je citerai à cette occasion une grande figure récemment disparue, le Médecin Colonel CHARMOT, professeur de médecine tropicale au Pharo, et l'un des derniers Compagnons de la libération.

La deuxième période débute dans les années 1960 au moment des indépendances. C'est celle que nous avons vécue. C'est celle de la coopération de substitution. L'aide apportée aux populations locales va perdurer à la demande de ces jeunes nations, notamment en Afrique. Ce fut un exercice médical très particulier : médecins militaires exerçant souvent sur des terrains très divers, au bout de la piste au profit de populations civiles défavorisées, parfois dans des structures plus importantes telles que dispensaires, hôpitaux, instituts.

Je ne peux développer tout ce qui a été fait pendant cette période mais je vais vous parler de quelques actions particulières.

- Je citerai d'abord **le médecin de brousse** en poste isolé, la première affectation. C'était un médecin omniscient, capable de pratiquer la médecine ubiquitaire et tropicale, la chirurgie (en fonction de ses capacités), l'obstétrique. Ceci sans aucun confort et avec une sécurité précaire. Il vivait en immersion dans la population connaissant parfaitement ses patients, leur culture, leur besoin, leurs attentes et respectant leurs us et coutumes. C'était une véritable vocation, une pratique très valorisante, la certitude d'être utile. Ce médecin isolé était soutenu par les plus anciens qui transmettaient leur expérience de terrain dans une forme de compagnonnage et bénéficiait de l'esprit de solidarité, de fraternité des expatriés. Il y avait là tous les ingrédients d'une médecine humanitaire d'état qui a précédé l'émergence des grandes ONG médicales françaises.
- Le second type d'action remarquable est, à mon avis, la prise en charge des populations par des actions très novatrices pour l'époque :

- **la lutte contre les grandes endémies** par des méthodes bien rodées et une logistique adaptée. J'ai déjà cité la trypanosomiase, mais il y avait également le paludisme, la lèpre, l'onchocercose et d'autres maladies parasitaires.

- **la lutte contre les épidémies** : la variole avec le succès que l'on connaît, mais aussi la fièvre jaune, la peste, la méningite cérébrospinale, le choléra... Cette lutte était basée sur les campagnes de vaccination de masse et leur logistique adaptée. Elle était facilitée par la recherche, et les grandes découvertes faites dans les instituts Pasteur outre-mer et les instituts spécialisés comme Muraz, Marchoux, Iota, Orana....

- Je voudrais enfin vous parler du Pharo et de son **corps enseignant : à exercice particulier, formation particulière**. Au moment où les écoles de médecine d'outre-mer deviennent des facultés, il existe au Pharo un corps enseignant bien structuré : certains enseignent au Pharo et exercent leur activité de soins à l'hôpital Laveran dans leur spécialité respective ; d'autres sont sur le terrain dans les hôpitaux et facultés d'outre-mer ou dans les grands instituts au gré des affectations.

Ceci permet des échanges permanents.

L'enseignement a été théorique, axé sur la médecine tropicale, la biologie, la parasitologie, certaines spécialités... mais surtout pratique : ateliers de chirurgie, réanimation, obstétrique... et parfois même de mécanique : en poste isolé, savoir réparer une vieille Land Rover ou une ambulance étaient le garant d'une possibilité d'évacuation sanitaire rapide.

Tout ceci était soutenu par un instrument de travail remarquable et parfaitement adapté avec une bibliothèque, un centre de documentation, une réunion scientifique annuelle, les Actualités du Pharo, une revue médicale reconnue, Médecine Tropicale, des laboratoires de recherche performants sur le paludisme, les arboviroses, le méningocoque, centres de référence, un département de santé publique et de veille sanitaire, un département d'entomologie.

La troisième période est plus douloureuse : malgré tous ses atouts, le Pharo ferme en 2013. Le changement de politique des affaires étrangères, la fermeture du ministère de la coopération qui était le bailleur de fonds de cette politique de substitution, la disparition du service national qui fournissait une partie de l'effectif des élèves, la création de l'armée de métier, avec l'injonction pour ses personnels de se recentrer vers leur métier de base, le soutien des forces, ont rendu cette fermeture inéluctable. On a le droit de le regretter mais aussi d'être fiers du travail accompli. On peut regretter sans doute que cette école militaire ait privilégié le savoir-faire au faire-savoir ; le Pharo était peut-être plus connu au bout du monde que dans son pays d'origine. On peut également en discuter, la mission n'était pas terminée, loin de là et l'outil de formation était performant. Mais le Pharo était surtout une école et il n'y avait plus d'élèves à former. L'évolution de la situation en Afrique a par ailleurs montré que la coopération de substitution n'avait pas vocation à perdurer.

Avec la disparition du Pharo, l'Asnom a un devoir de mémoire et deux réflexions me viennent :

- En France, dans l'hexagone, on n'en a sans doute pas fini avec les épidémies. On nous prédit, avec le réchauffement climatique, l'apparition de maladies vectorielles souvent mal connues de la plupart des praticiens. La connaissance en médecine tropicale a diminué avec la disparition de l'enseignement qui était

prodigué par le Pharo. Le maillage qui en résultait, de médecins du contingent ayant une expérience de terrain dans ce domaine, n'existe plus.

- En revanche, un certain nombre des fonctionnalités du Pharo ont été transmises, et je me dois vis à vis des personnels qui les font vivre de les citer :
- **L'IRBA** a rassemblé à Bretigny l'ensemble de la recherche du service de santé des armées. Mais il a à Marseille deux antennes situées à l'IHU qui sont centre national de référence sur les arboviroses et le paludisme.
- **Le CESPA**, centre épidémiologie et santé publique des armées qui est implanté sur le site de Sainte Marthe et qui assure, entre autres, pour les états-majors, une surveillance épidémiologique et une veille sanitaire.
- **L'hôpital Laveran** a longtemps travaillé en couple avec le Pharo. On peut espérer que le nouvel hôpital modulaire tiendra compte de cet héritage.
- Quelques associations participent également :
 - **Le GISPE**, groupement d'intervention en santé publique et épidémiologie, organise toujours les Actualités du Pharo dont la 29^{ième} édition aura lieu à l'hôpital de la Timone la semaine prochaine.
 - **Ceux du Pharo** est une association d'anciens qui œuvre davantage dans le domaine historique et culturel, et nous les en remercions.
 - Le Pharo a toujours eu des liens étroits avec son corps d'origine, **les troupes de marine**. Une partie des expositions du musée de Fréjus est consacré au Service de Santé des Armées.

Pour conclure, nos héritiers véritables sont les élèves de l'ESA, école de santé des armées, qui est issue de la fusion des deux écoles de Lyon et Bordeaux. Ils sont les gardiens de ce patrimoine. Il faut le leur rappeler. L'ASNOM l'a bien compris, qui multiplie les actions dans ce sens, avec notamment, le Bulletin, mais également en modernisant son site, plus adapté à ces jeunes générations numériques.

Et l'ASNOM est et reste surtout une amicale.

